La bataille de Bouvines.
800 ans après, on en parle encore

Aborder le thème 2 « Société, Eglise et pouvoir politique dans l'occident féodal » partir d'une étude sur la bataille de Bouvines, traitée sous la forme d'une tâche complexe

Dossier documentaire de la tâche complexe

L'année 1214, le 27 juillet tombait un dimanche. Le dimanche est le jour du Seigneur. On le lui doit tout entier. J'ai connu des paysans qui tremblaient encore un peu lorsque le mauvais temps les forçait à moissonner un dimanche : ils sentaient sur eux la colère du ciel. Les paroissiens du XIIIe siècle la sentaient beaucoup plus menaçante. Et le prêtre de leur église ne prohibait pas seulement, ce jour-là, le travail manuel. Il essayait de les convaincre de purifier tout à fait le temps dominical, de le garder des trois souillures, celles de l'argent, du sexe et du sang répandu. C'est pourquoi, en ce temps, nul ne maniait volontiers les deniers le dimanche. C'est pourquoi les maris, le dimanche, évitaient, s'ils étaient pieux, d'approcher de trop près leur femme, et les hommes d'armes, s'ils étaient pieux, de tirer l'épée. Or, le dimanche 27 juillet 1214, des milliers de guerriers transgressèrent l'interdit. Ils se battirent, et furieusement, près du pont de Bouvines, en Flandre. Des rois les conduisaient, celui d'Allemagne et celui de France. Chargés par Dieu de maintenir l'ordre du monde, sacrés par les évêques, à demi prêtres eux-mêmes, ils auraient dû mieux que personne respecter les prescriptions de l'Église. Ils osèrent pourtant s'affronter ce jour-là, appeler aux armes leurs compagnons, engager un combat. Non point une simple escarmouche, mais une bataille, une vraie. C'était, de surcroît, la première bataille qu'un roi de France se risquait à livrer depuis plus d'un siècle.

Première page du livre : *Le dimanche de Bouvines*, de Georges Duby (historien), Paris , 1973

Après la bataille de Bouvines, le roi de France ramène à Paris le comte Ferrand fait prisonnier
Enluminure du XVe siècle. Bibliothèque royale Albert I, Bruxelles

Couverture d'un cahier d'écolier : les mots historiques.
Source : musée des Arts et traditions populaires, Paris

LES MOTS HISTORIQUES

PHILIPPE-AUGUSTE

(à Bouvines)

En 1214, le roi de France Philippe-Auguste, attaqué à la fois par le roi d'Angleterre, par l'empereur d'Allemagne et par le comte de Flandre, marcha à leur rencontre à la tête d'une armée composée de chevaliers et de milices à pied des Communes.

Il atteignit l'ennemi près du pont de Bouvines.

Avant de livrer bataille, il harangua ses troupes et dit aux seigneurs qui l'entouraient: « S'il en est un plus digne que moi, qu'il prenne la couronne ! »

Après les prodiges de valeur des chevaliers français et des milices communales, l'ennemi fut taillé en pièces et le roi rentra triomphalement à Paris, ramenant le comte de Flandre prisonnier.

1

Philippe-Auguste, avant la bataille de Bouvines:

« S'il en est un plus digne que moi, qu'il prenne la couronne ! »

Après la bataille de Bouvines

Le roi de France, joyeux d'une victoire si inespérée, rendit grâces à Dieu, qui lui avait accordé de remporter sur ses adversaires un si grand triomphe. Il emmena avec lui, chargés de chaînes et destinés être enfermés dans de bonnes prisons, les trois comtes plus haut nommés, ainsi qu'une foule nombreuse de chevaliers et autres. A l'arrivée du roi, toute la ville de Paris fut illuminée de flambeaux et de lanternes, retentit de chants, d'applaudissements, de fanfares et de louanges, le jour et la nuit qui suivit. Des tapis et des étoffes de soie furent suspendus aux maisons ; enfin ce fut un enthousiasme général.

Roger de Wendower, Chronique, vers 1220

Source : G Duby, Le dimanche de Bouvines

Vitraux de l'église de Bouvines (XIXème siècle)

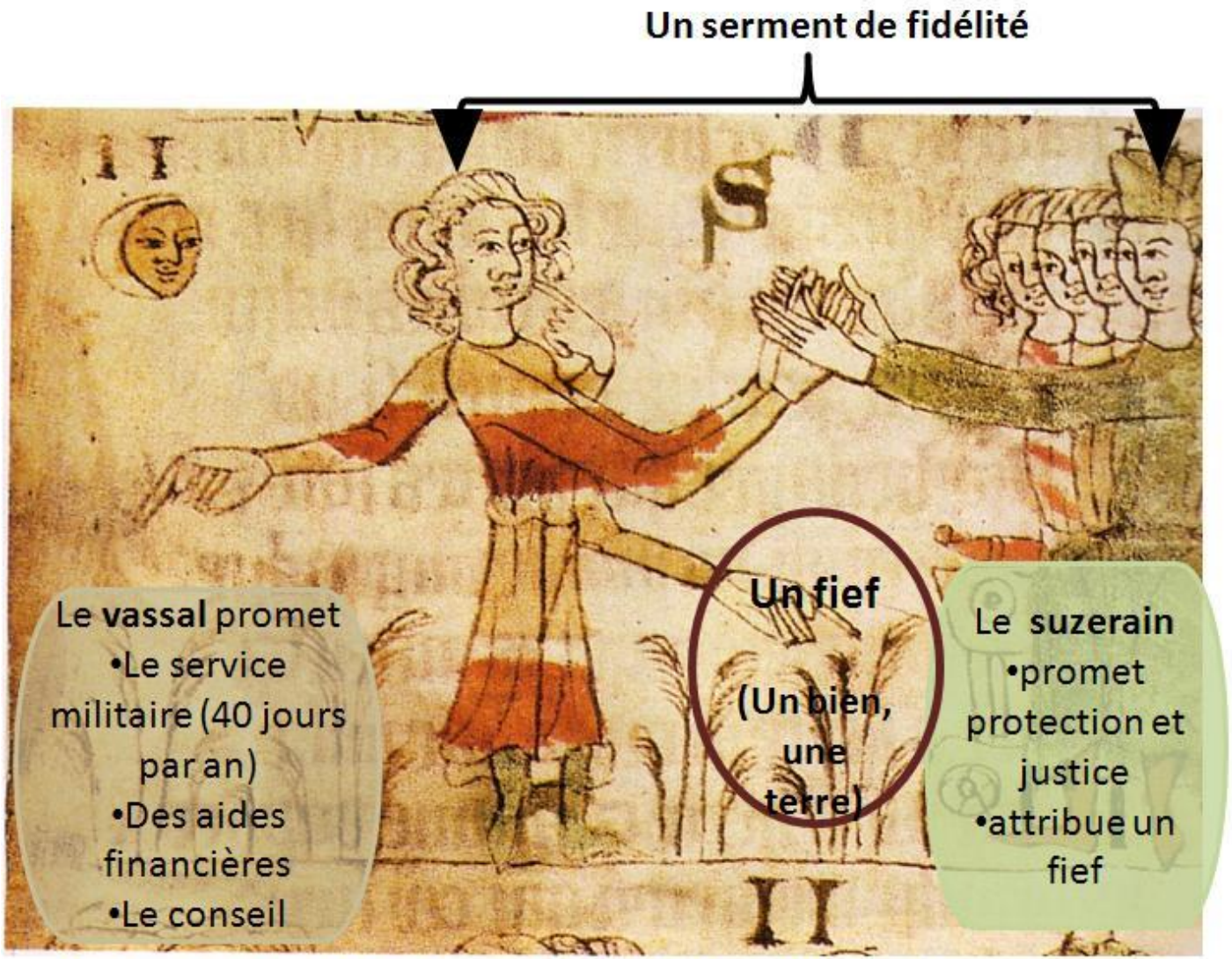
le récit de la bataille de Bouvines en vitraux

- http://bataille.bouvines.free.fr/pagvitraux/vitrailgen.php3?nv=01
- ou : https://sites.google.com/site/bouvines2014/la-bataille-de-bouvines/les-vitraux

Deux documents tirés des Grandes chroniques de France, XVe siècle. Conservés à la BNF.

Bataille de Bouvines : Philippe-Auguste, roi de France, face à Otton IV, empereur

Philippe-Auguste, roi de France victorieux, ramène les Comtes Ferrand et Renaud faits prisonniers à Paris



D'après un manuscrit, début XIV, conservé à Heidelberg (Allemagne).

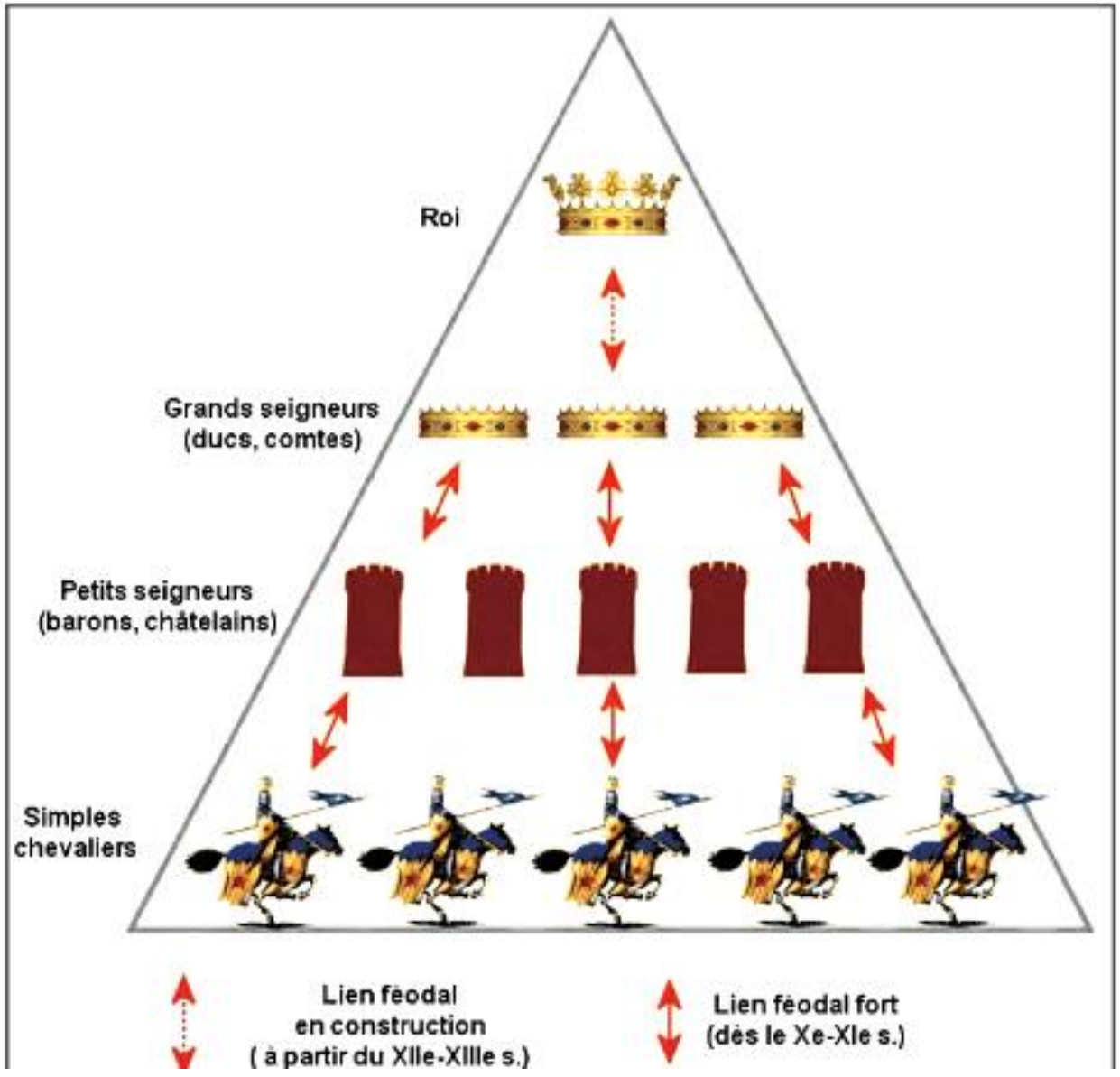
Document modifié d'après le manuel **Hachette, 2005, p 98**

In présentation ressource académie de Poitiers : http://ww2.ac-poitiers.fr/hist_geo/spip.php?article838

Une pyramide vassalique

Dessin Franck Marthez.

Source :http://www.academie-en-ligne.fr/Ressources/4/GH51/AL4GH51TEWB0111-Sequence-04.pdf



« Le roi ne doit prêter hommage à personne. Aucun hommage est valable contre le roi. Châtelains, vassaux, habitants des villes et paysans sont soumis à l'autorité du roi. »

D'après :
Livre de justice et de plet, vers 1260

Extrait d'un récit de la <u>bataille de Bouvines</u> par le *Ménestrel de Reims (1260)*. Traduit du Français Ancien par *Marie-Geneviève Grossel* dans son ouvrage « Récits d'un ménestrel de Reims ». Publié avec l'aimable autorisation de l'auteur sur le site : http://www.bouvines1214.org/

[I. AVANT LA BATAILLE]

[...] L'**empereur Othon**, le **Comte Ferrand**, le **Comte Renaut**, le **Comte Guillaume-Longue-Épée** - (qui était le frère du Roi d'Angleterre ; en effet le Roi Jean avait envoyé son frère à sa place parce qui lui-même ne pouvait s'y trouver, mais il était en Poitou à la Roche-aux-Moines, affronté à monseigneur Louis[1] qui lui causait bien du tracas) - donc ces grands seigneurs que je viens de vous énumérer se répartissaient entre eux le Royaume de France, chacun en prenait son morceau, tout rôti ou bien bouilli !

Le Comte Ferrand voulait Paris, le comte Renaut voulait la Normandie, l'empereur voulait Orléans, Chartres et Etampes ; **Hugues de Boves** voulait Amiens, ainsi chacun taillait son morceau : "*Mais Dieu en peu de temps accomplit son labeur, tel rit bien le matin qui, le soir venu, pleure*".

Le samedi passa de cette façon jusqu'au dimanche matin ; le **Roi** alors se leva, il fit sortir son armée tout équipée de Tournai, bannières[2] déployées, au son des trompettes, tous les bataillons bien en ordre.

Ils allèrent jusqu'à un petit pont que l'on appelle le Pont de Bouvines ; il y avait là une chapelle où le Roi entra pour entendre la messe ; car il était encore très tôt. Il fit donc chanter la messe par l'évêque de Tournai et le Roi l'écouta tout armé. Puis, quand la messe fut dite, le Roi demanda d'apporter du pain et du vin, il fit tailler le pain en tranches pour les tremper dans le vin, et, en prenant une, il la mangea puis il dit à tous ceux qui l'entouraient : "*Je prie tous mes amis qui sont ici de manger avec moi en souvenir des douze apôtres qui ont bu et mangé avec Notre Seigneur Jésus-Christ ; si l'un de vous nourrit en son cœur une lâcheté ou une perfidie, qu'il ne s'approche pas de ce lieu*".

Alors, **monseigneur Enguerrand de Couci** s'avança et prit la première tranche trempée, le **Comte de Saint-Pol** prit la seconde et dit au Roi : "*Sire, en ce jour, on verra bien qui sera traître envers vous !*" [...]

Quand le Roi vit ce spectacle, il en fut tout heureux et il déclara : "*Seigneurs, vous êtes tous mes vassaux, je suis votre seigneur, quel que je sois. Je vous ai beaucoup aimés, je vous ai traités avec beaucoup d'honneur et je vous ai largement donné de mes richesses. Pour Dieu, je vous prie aujourd'hui que tous, vous protégiez ma vie, mon honneur et le vôtre.[...]* »

[II. LA BATAILLE]

Alors, le Roi monta sur un destrier fort et sûr, et tous les barons firent de même, chacun bien en ordre, la bannière[2] au vent.

Voici qu'arrivent les **Flamands** dans le trouble et le désordre, les uns devant les autres. Ils portaient des cordes pour ligoter les Français. Le Roi s'était retiré du coté de la colline, car le soleil le frappait en pleine face ; quand les Flamands le virent se détourner en direction du tertre[3], ils se dirent entre eux qu'il se sauvait, alors, ils se jetèrent à qui mieux mieux dans les rangs de leurs adversaires. Ces derniers les reçurent avec vigueur et, en peu de temps, il les déconfirent[4].

En effet, le Comte de Saint-Pol passa au delà de l'armée et surprit les Flamands par l'arrière, lui-même se jeta au milieu des rangs ennemis comme un lion affamé et il accomplit de telles prouesses[5] d'armes que c'était merveille à voir. Tous les autres barons se contenaient si bien que nul ne méritait un blâme.

Voici le Comte de Saint-Pol qui les rejoint et reconnaît l'enseigne du Comte Renaut. Quand le Comte Renaut aperçut son ennemi, il fut si heureux qu'il n'aurait pas voulu tenir Dieu par les pieds ! Il lui fond dessus et Saint-Pol sur lui ! Il y eut alors une très violente mêlée et ils se seraient grièvement entreblessés s'ils étaient restés longtemps ensemble.

Mais les forces du Roi ne cessaient de s'accroître[6] tandis que le côté flamand s'affaiblissait, car ils étaient dans leur tort et ils ne s'entendaient guère entre eux. Alors, les deux armées se mêlèrent entièrement, la bataille fit rage. Mais le Comte de Saint-Pol ne s'endormait pas, il fit de tels efforts qu'il s'empara de vive force du Comte Renaut et, une fois ce dernier pris, les Flamands perdirent tout courage. Alors, les Français redoublèrent de hardiesse, ils se dirigèrent vers la ligne de Comte Ferrand et ils le firent prisonnier, ainsi que le **Comte de Ponthieu** et monseigneur Guillaume-Longue-Epée et un grand nombre de nobles seigneurs dont mon histoire ne fait pas mention. [...]

[III. APRÈS LA BATAILLE]

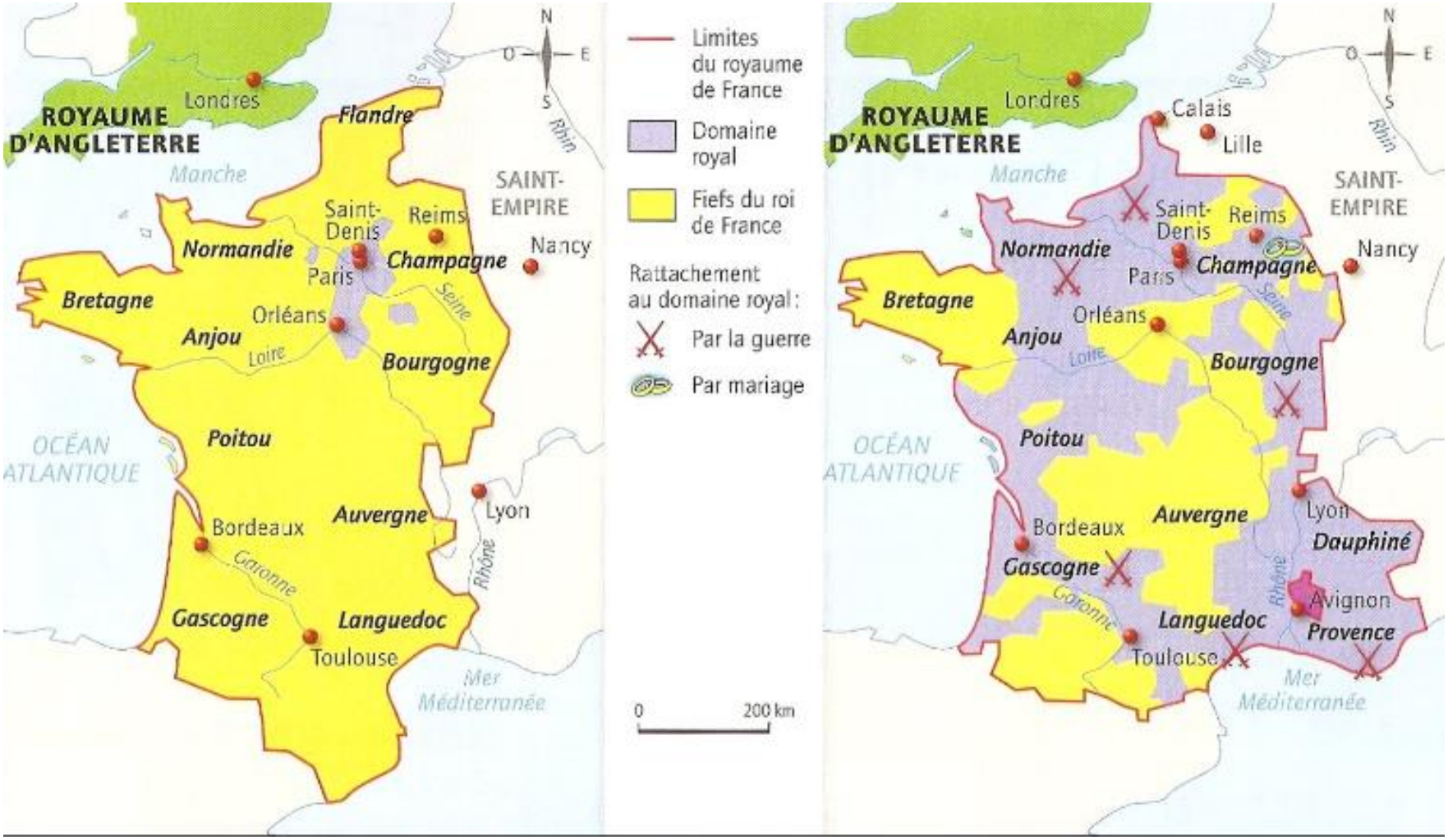
Ainsi se termina la bataille, le Roi s'en revint dans l'allégresse[7] à Tournai avec tous ses prisonniers, tandis que les Flamands repartaient en grande peine. Cette défaite leur fut infligée en l'an de Notre Seigneur 1214, au mois de juillet, le second dimanche, et, ce même jour monseigneur Louis[1] écrasa proprement le roi Jean d'Angleterre, dans le Poitou à la Roche-aux-Moines.

Le lendemain, le Roi envoya ses troupes à Lille, il fit incendier la ville ; il fit punir toutes les villes de Flandre dans lesquelles il installa ses garnisons. Puis il s'en revint en France avec ses captifs. [...] Dorénavant le Roi Philippe vécut dans la paix, craint et redouté en tous lieux.

[1]monseigneur Louis est le fils aîné du roi, héritier du trône ; [2]Bannières : sorte de drapeaux ; [3]tertre : colline ; déconfire : battre (dans une bataille) ; [5]prouesse : exploit héroïque ; [6]s'accroître : augmenter ; [7]allégresse : grande joie ;

- Même texte (Ménestrel de Reims) : la fin en français moderne / dans la langue originelle (ancien français)

Ainsi se termina la bataille, le Roi s'en revint dans l'allégresse[7] à Tournai avec tous ses prisonniers, tandis que les Flamands repartaient en grande peine. Cette défaite leur fut infligée en l'an de Notre Seigneur 1214, au mois de juillet, le second dimanche, et, ce même jour monseigneur Louis[1] écrasa proprement le roi Jean d'Angleterre, dans le Poitou à la Roche-aux-Moines.

Atant fu la bataille finee, et li rois retourna a Tournai grant joie faisant, atouts ses prisons, et Flammenc grant duel d'autre part. Ceste desconfiture fu faite en l'an nostre Seigneur 1214, Ou mois de joingnet, le second diëmenge. Et celui jour proprement desconfist messires Loueÿs le roi Jehan a la Roche-aus-Moines en Poiteu.

Le royaume de France aux XIe et XVe siècles.
Source : manuel Belin, 2010